

NATHANAËL WALLENHORST
Maître de conférences en Sciences
de l'éducation – UCO
PESSOA – EXPERICE EA 3971
Universités Paris 8 et Paris 13
<nathanael.wallenhorst@uco.fr>

Citoyenneté existentielle et reconfiguration du politique

Les pratiques écologiques de deux jeunes professionnels

Durant la période contemporaine les questions environnementales ont imprégné la société de façon croissante. Comment cette caractéristique structure-t-elle les choix d'insertion professionnelle et les pratiques de certains jeunes particulièrement sensibles à l'écologie ? Que disent ces jeunes professionnels de leurs pratiques écologiques ? Que pensent-ils au cours de la conduite de leurs actions quotidiennes, et à quoi les réfèrent-ils (valeurs, éléments scientifiques, représentations du monde social et politique...) ? Nous avons réalisé des entretiens de recherche avec une dizaine de jeunes professionnels et nous nous sommes intéressés à leurs modes de vie et à leurs valeurs. Afin de mettre particulièrement en exergue les pratiques écologiques et la façon dont elles sont un appui dans l'élaboration des représentations du monde social et politique, nous avons fait le choix de travailler à partir de l'étude de monographies dans une perspective microsociologique. L'approche épistémologique et méthodologique des

histoires de vie (Delory-Momberger, 2005 ; Pineau et Legrand, 2007 ; Dominicé, 1990) a notamment pour caractéristique de présenter le matériau recueilli en conservant la cohérence du discours, sans procéder à un regroupement thématique des éléments de discours de l'ensemble des jeunes professionnels interviewés, qui rompt la cohérence au profit d'une recherche des redondances.

Nous utilisons ici la catégorisation de « jeunes professionnels » faute d'une meilleure appellation. Celle-ci n'est pas parfaitement adéquate en raison de la survalorisation de la dimension professionnelle. En effet, une des singularités de ces jeunes sensibles à l'écologie est de faiblement distinguer la composante « personnelle » de la composante « professionnelle ». Les jeunes interviewés ont intégré la vie professionnelle depuis un an environ et, s'ils sont passionnés, ils ne sont pas encore des professionnels confirmés. Parmi les jeunes professionnels rencontrés, deux ont spécialement émergé pour plusieurs raisons : ils comportaient un point commun dans

leur attachement à l'agriculture, ils étaient intarissables et nous avons réalisé un second entretien, mais surtout leur marginalité nous a paru intéressante et il nous a semblé qu'il était possible d'en extraire des éléments signifiants pour penser la citoyenneté et la reconfiguration du politique. Ils se considèrent en effet comme des jeunes citoyens ou militants atypiques et nous formulons l'hypothèse que ce que nous avons identifié comme une atypicité ou une marginalité est en partie partagée dans la période contemporaine. Parmi les jeunes professionnels rencontrés, ils sont apparus porteurs, de façon plus marquée, d'une caractéristique partagée par tous dans le rapport au politique et à des modes de vie plus solidaires.¹ C'est pourquoi nous étudierons de façon approfondie le discours de ces deux jeunes professionnels.²

La présentation et l'analyse de ces deux histoires de vie permettent d'esquisser une nouvelle forme de citoyenneté, alliant un souci de soi et une ouverture à l'autre (citoyenneté existentielle), avec un souci du

monde qui nous entoure (citoyenneté écologique). Cette forme de citoyenneté est différente de celles des années 1970 dans le rapport aux organisations qui apparaissent très peu dans les discours et ne sont pas appréhendées comme un point de référence des pratiques écologiques. Dans cette contribution ce n'est pas d'abord à partir de la citoyenneté juridique et de l'appartenance à un état de droit que la citoyenneté est appréhendée, mais à partir des pratiques sociales d'ouverture aux autres et du souci du bien commun. La première section de cet article sera consacrée à la restitution de leur discours. Ceux-ci permettront ensuite de questionner, dans une seconde section, la notion de citoyenneté, sous l'angle d'une citoyenneté existentielle et écologique. En conclusion nous interrogerons la reconfiguration du politique à l'œuvre chez ces deux jeunes professionnels.³

Les pratiques écologiques de deux jeunes professionnels

Sébastien : apprendre plutôt que dépenser

Le parcours et les activités de Sébastien

Sébastien a intégré une école supérieure d'art et de design de haut niveau (en se spécialisant dans l'ébénisterie), puis une formation d'une année de niveau bac+3 dans l'humanitaire. Il a ensuite poursuivi par un Master de Sociologie. Il est âgé de 27 ans et travaille depuis un an et demi à mi-temps dans une ferme biologique où il gère son temps de travail de façon autonome. Il y est embauché principalement en raison de ses compétences en ébénisterie et de sa capacité à réparer ou améliorer tout type de machine agricole. En revanche, ce qui le motive dans ce travail est la découverte du métier d'exploitant agricole et les apprentissages du travail de paysan et d'éleveur (traite, gestion des animaux, semences, récoltes, etc.). Le reste du temps il développe un ensemble d'activités : il « monte une meunerie pour un boulanger », réalise un ensemble

de « petits chantiers en menuiserie », il « bosse chez un petit papi du coin qui a une mini-ferme avec deux chevaux et quinze hectares » à qui il « donne un petit coup de main pour passer la tondeuse, passer la herse dans ses champs, broyer, faire du bois... ». Il est par ailleurs en train d'organiser un espace de formation à la menuiserie, termine la rédaction d'un article de sociologie pour une revue scientifique, coécrit avec une sociologue auprès de qui il s'est formé, donne 18 heures de cours de sociologie à l'université. Les loisirs sportifs et culturels de Sébastien sont la pratique du ju-jitsu et la danse traditionnelle découverte récemment et il projette de se mettre à l'accordéon. Par ailleurs il réalise un travail de développement personnel en étant accompagné par un coach de façon régulière. Sébastien a aimé lire des ouvrages de sociologie au cours de sa formation mais ne lit plus de façon régulière ; il écoute France Inter à la ferme.

Sébastien est heureux et fier de travailler dans une ferme bio et, s'il croit dans le bio et sa capacité à nourrir la planète, il présente une position modérée en précisant que « tout le reste n'a pas à être balayé ». En effet, Sébastien reproche aux agriculteurs bio leur manque de tolérance à l'égard des agriculteurs conventionnels et de leurs pratiques peu respectueuses de l'environnement : « si j'avais été à la sortie de la guerre, je pense que j'aurais été porteur de cette modernisation de l'agriculture ». Sébastien « croit » dans les fermes, centrales dans sa vision d'un monde meilleur où les relations seraient moins distendues, plus respectueuses de l'environnement ; les fermes ont selon lui la capacité d'être un acteur responsable face aux enjeux climatiques actuels.

L'importance du réseau

Lors de l'entretien, Sébastien présente la façon dont il cherche à articuler sa vie professionnelle avec sa vie personnelle. Les activités qu'il réalise dans un cadre professionnel et celles réalisées dans un cadre personnel sont étroitement liées les unes avec les autres et les frontières sont très

ténues : « j'ai un peu du mal à démarquer le côté pro du perso, j'ai aussi une posture un peu entrepreneuriale sur ma manière de gérer ma maison. ». C'est un point important pour appréhender la façon de vivre de Sébastien qui ne fonctionne pas à partir d'une « logique classique » : « j'ai un salaire donc du coup je paie des services pour me permettre de vivre ». Cette façon de vivre marque sa vie concrètement : « je cherche des plans bois pour me chauffer (...), j'ai des poules, je fabrique des trucs pour moi-même, je répare ma voiture donc je prends aussi du temps pour apprendre à réparer ma voiture. ». Il a même récemment eu l'occasion de réparer son ordinateur diagnostiqué comme étant bon à être jeté. Refusant cette obsolescence programmée, Sébastien nous dit qu'il s'est entêté et « finalement j'ai trouvé la pièce, je l'ai changée moi-même et puis il marche ! ». Sébastien précise qu'il « ne délègue pas » ses besoins à des entreprises, « même l'approvisionnement : je consomme en AMAP, je suis allé donner un coup de main aux maraichers, j'achète la viande par des connaissances. (...) Je suis allé tuer et découper le cochon pour repartir avec des pièces de viande pour moi... ». Sébastien investit toute occasion de rendre service et d'entretenir des dettes mutuelles au sein d'un réseau amical et solidaire de proximité : « je passe du temps à faire des choses pour des copains qui après me le rendent sous forme de service » : « J'ai un copain ferronnier que je peux aller voir pour me faire des trucs à partir de savoir-faire et d'équipements que je n'ai pas (...) et ça implique pour moi de refaire des trucs pour lui par ailleurs. » Il souhaite mener sa vie « plus en direct avec les gens » et participer à la construction d'un monde où il y aurait la « possibilité de vivre autrement que dans un rapport commercial » : « soit je bosse et je fais des meubles pour avoir des sous pour payer un ferronnier pour faire des trucs pour moi, soit je vis plus en direct avec lui, et puis je viens faire mon truc de ferraille avec lui dans son atelier, et puis lui, il vient faire un truc de bois avec moi pour lui. ».

Sébastien désire une vie proche de la nature et des animaux : « je passe

parfois des demi-heures à regarder mes poules, et je fais pareil avec les vaches, les mener aux champs, les chercher aux champs. Ça, c'est un peu mon salaire.». Dans son discours Sébastien recherche une vie simple passant par une gestion rigoureuse des dépenses. Par ailleurs toute occasion de dépense est d'abord investie comme l'opportunité de réaliser des apprentissages et de créer des liens de proximité. Cette passion des apprentissages et des liens de proximité lui permet «de vivre avec peu et de contourner le passage par le porte-monnaie». Sébastien synthétise la présentation de l'ensemble de ses activités qu'il définit comme professionnelles et personnelles de la façon suivante: «je suis très impliqué, je mets de moi-même à tous les niveaux».

Entre le territoire et le monde

Tout en investissant conséquemment le territoire – jusqu'à l'expérimentation de ses pratiques culturelles avec la danse traditionnelle et possiblement l'accordéon – Sébastien précise combien il se sent citoyen du monde: «je me sens pas Européen plus que Français, pour moi on est tous sur une seule planète, clairement.». L'expérience du monde et de l'international marque Sébastien dans sa vie quotidienne. Après avoir vu le prix de vente d'une récolte de coton au Burkina ou au Togo et le coût de la vente des tee-shirts produits avec la récolte d'un exploitant, Sébastien mentionne: «j'étais tenté de m'écarter du monde, et de dire "je vis mon truc dans mon coin"; la campagne c'était un peu cette idée-là: "hop, je me retire du truc"». C'est la raison pour laquelle Sébastien ne cesse de développer l'importance du territoire et d'expliquer la façon dont il investit sa vie locale et de voisinage: «Moi je rêverais d'un monde où on est plus concernés par ses voisins directs que par des gens qui sont à l'autre bout du monde, qu'on a jamais vu.». Sébastien est particulièrement heureux de constater que la municipalité de son village effectue désormais ses achats de pain à un «paysan bou-

langer du coin» et non plus auprès de la grande distribution.

L'usage du vélo est situé à cette articulation entre l'investissement du territoire et la conscience d'une appartenance au monde. «Je prends quand même ma voiture, mais disons que j'essaie de le minimiser, parce qu'en tout cas ça me vient à chaque fois en tête (...) que c'est pas anodin. Je me dis pas "tiens faut que j'aïlle là, je prends ma voiture, pouf!"». L'usage du vélo est privilégié sur la voiture, bien qu'habitant dans un village. Sébastien a eu une position particulièrement radicale: «J'étais pas mal à vélo mais du coup je me suis interdit plein de choses, y'a plein de moments où je suis resté tout seul ici parce que j'avais pas moyen de me déplacer». Il précise qu'il s'est désormais «un peu calmé»: «Je me disais "ouais faut se passer des voitures et tout!". Maintenant j'essaie de faire du mieux que je peux avec ma marge à moi. Mais je me suis rendu compte aussi que j'appartiens à un monde où le transport est obligatoire. Les lieux de ravitaillement se sont écartés des villages et j'ai pas prise dessus. (...) Plus j'arrive à consommer proche, plus je suis satisfait intérieurement, plus je me sens cohérent. Mais à un moment donné je ne veux pas vivre ma vie au détriment de celle des autres. Donc j'essaie de trouver la juste position, la plus rigoureuse possible, sans non plus me sacrifier moi. (...) Il faut être lucide sans être martyr.» Cette dernière formulation est caractéristique de cette recherche de Sébastien d'une forme d'ajustement entre son existence et ce qu'il estime être bon pour la planète, en ayant conscience qu'il s'agit d'un équilibre difficile. Il développe ensuite «si tu te charges de trop de choses sur ton dos, après t'as plus d'énergie, et à défaut d'être une ressource tu deviens un poids.».

Émergence d'une pensée et d'une pratique écologique

Sébastien présente l'année de formation à l'humanitaire réalisée avant son Master comme déterminante dans les choix de vie qu'il a posé par la suite: la ferme, la ruralité, le bio, l'écologie, le style de vie relationnelle

et de consommation. «Clairement si j'étais pas passé par ce D.U. humanitaire, on sait jamais mais, je pense que je serais pas dans le milieu agricole aujourd'hui.» Tout simplement parce que «j'aurais pas eu l'idée de le faire». Sébastien précise que le lien ne réside pas dans les contenus transmis, qui n'ont effectivement pas de rapport avec l'agriculture. Il identifie les liens à un niveau «intellectuels» en précisant: «quand tu réfléchis à un monde cohérent, un monde idéal, la question [de l'agriculture] elle vient». «En gros être agriculteur c'est le seul métier où tu peux pas te questionner dessus quoi (...) sinon t'es contre l'humanité. Mais à partir du moment où t'es pour l'humanité, le seul métier qui est non négociable c'est de faire à bouffer.».

En arrivant dans cette année de formation Sébastien n'était pas du tout convaincu par les questions écologiques. Il a simplement joué le jeu de «ce truc humaniste et bien-pensant» puis il a fini par «prendre les habits du groupe dans lequel tu es». À un moment donné dans l'année, Sébastien s'est «retrouvé sincèrement à réfléchir à "qu'est-ce qu'il faudrait pour que le monde il aille bien"». C'est-à-dire qu'«à la fin je sais que je l'ai fait vraiment parce que j'étais dedans». À l'issue de la formation, Sébastien a réellement tenté de mettre en œuvre ce qui lui semblait pertinent pour le monde contemporain. C'est ce qui lui a fait se dire «De toute façon l'humanitaire ça marche pas du tout, c'est des conneries, tout ce qui marche, c'est d'aller planter des poireaux dans son jardin.». Tout en se disant qu'il était nécessaire de «planter des poireaux», Sébastien précise que «la question de "le monde comment j'aimerais qu'il soit, comment il serait juste qu'il soit", ça, c'est resté une question importante. Vraiment, je me sens concerné aujourd'hui dans mes conditions de vie par ce que j'ai vu en Afrique». Sébastien investit son travail local avec une conscience de ce qui peut avoir lieu à l'autre bout du monde, et notamment en Afrique où il a conduit une mission de solidarité internationale au cours de son année de formation. Le fait d'avoir vu des villages en Afrique «j'ai senti

des liens entre mon mode vie ici, et le mode de vie là-bas. Je ne peux plus faire abstraction de ça quand j'achète des vêtements.». En rentrant il s'est inscrit dans un Master de sociologie « Développement territorial », afin de « favoriser les circuits courts ».

Benjamin : « consommer, c'est voter »

Le parcours et la situation professionnelle de Benjamin

Benjamin a 28 ans. Après avoir terminé son BPJEPS (Brevet Professionnel de la Jeunesse, de l'Éducation Populaire et du Sport), il a réalisé la même formation humanitaire que Sébastien puis a intégré le même Master de sociologie. Parallèlement à ses années de formation, Benjamin a travaillé à la Croix Rouge auprès de migrants et de personnes en situation de vulnérabilité.⁴ Benjamin a ensuite été employé comme éducateur dans une association d'insertion gérant des lieux de vie pour des jeunes. Il a quitté cette fonction d'éducateur depuis un an car il est désormais salarié à 80 % par une association pour le développement de l'emploi dans le milieu agricole et rural, association initialement créée par les adhérents de la confédération paysanne. Dans ce cadre, il est mis à disposition d'une coopérative favorisant l'agriculture paysanne où il a la responsabilité de la mise en place d'une formation « Stage paysan créatif », pour des jeunes qui souhaitent s'installer dans une exploitation en agriculture paysanne sans être issus du milieu agricole. En effet, précise-t-il, « ce type de profil correspond à peu près à 60 % des candidats actuels à l'installation, par contre seuls 20 % d'entre eux y arrivent. ». Selon Benjamin, les fermes paysannes permettent le maintien des familles dans les villages, participant ainsi à la conservation d'une vie sociale rurale (écoles, services). Dans le cadre de son travail, Benjamin pilote l'animation de groupes de citoyens intégrant des consommateurs, des élus et des paysans.

Rapport au militantisme

Benjamin parle de son travail comme étant « à la frontière du militantisme et de l'aspect technique de l'accompagnement ». Il a connu une période où il militait activement : « il y a quelques années j'étais beaucoup plus actif dans les mouvements militants, à aller à des organisations, à assister à des débats, recueillir des argumentaires, lire des bouquins ». Benjamin conserve en partie un engagement de type militant dans son travail, il s'agit là d'« une force qui [le] porte » ; en revanche son militantisme s'est reconfiguré. Benjamin précise : « je me recentre un peu sur moi-même (...) : je me consacre à mon boulot, mes choix de vie, ce qui va être concret et qui va apporter du sens à ma vie. ». Ce qu'il continue de nommer « mon militantisme », Benjamin le fonde désormais sur des pratiques simples qu'il peut mettre en place, comme le covoiturage, le recours au vélo dans ses déplacements, ou la cuisine. Benjamin veille à manger peu de viande. Un jour où il recevait sa famille chez lui, plutôt que de cuisiner « une viande » comme il aurait dû le faire, Benjamin a cuisiné un « pâté de lentilles » avec « des vins bio du coin » et il termine : « C'est une manière pour moi de militer (...) maintenant je cherche à faire vivre des choses aux gens plutôt qu'à convaincre. » En effet, Benjamin trouve « qu'il y a beaucoup plus de pertinence à inviter quelqu'un chez soi et à manger ensemble un bon gratin aux potimarrons et aux châtaignes sans viande, que d'aller chez eux et de dire : "ben non vous mangez de la viande, c'est nul !" ». À la fin de l'entretien Benjamin précise que ces dernières années il a mûri en vivant désormais son militantisme dans ses actes et son travail. Benjamin aura même cette formulation : « Aujourd'hui je suis moins investi dans les mouvements, plus sur mon boulot que je considère comme une manière de méditer. ». Militance et méditation s'articulent. Benjamin ne milite plus dans la participation à des organisations collectives, mais en témoignant ce qui lui semble juste de faire (« mes choix de vie »).

Rapport au territoire

Benjamin se déplace régulièrement à vélo. Il habite à douze kilomètres de son lieu de travail mais dit prendre son vélo deux à trois fois par semaine : « ça m'embête de prendre ma bagnole tous les jours pour venir ici, donc je le fais pas ». Quelles en sont les raisons ? « Économiquement je m'en fous un peu parce que j'ai un salaire et c'est pas douze bornes qui vont m'embêter, c'est pas une question de fric, elle consomme rien. » Si Benjamin apprécie particulièrement la composante sportive afférente à la pratique du vélo, la raison principale est celle qu'il a énoncée vers la fin de l'entretien : « j'ai l'impression d'avoir un peu les pieds sur terre. Tu mets du temps. Je mets une demi-heure pour venir, donc ça te permet de mieux saisir ce que ça veut dire douze kilomètres. ». Benjamin a besoin d'être « dans le concret » de la vie quotidienne et se situe en partie en différenciation de l'accélération contemporaine. Il explique que traverser la campagne le matin à vélo lui permet d'être connecté à la nature, au territoire et aux personnes qui y vivent. C'est ce qu'il peut faire « à son niveau »⁵ : « Je crois que chacun peut, à son niveau, être en connexion avec son milieu et préserver l'ensemble de l'environnement qui l'entoure. ». Benjamin est attaché à la nature et il estime qu'il a « de la chance, que prendre son vélo ça produit moins de CO₂ ». Lorsque Benjamin doit se déplacer dans la grande ville à vingt kilomètres de son domicile, il explique qu'il en profite systématiquement pour s'organiser et effectuer plusieurs courses lui permettant de rentabiliser l'utilisation de la voiture.

Différentes expériences de côtoieusement d'étrangers ont été structurantes dans le rapport développé par Benjamin au territoire. Benjamin a vécu dans un environnement qu'il appréhende comme conservateur et xénophobe par rapport auquel il réagit de façon épidermique, ne partageant pas la même vision du monde et de l'accueil de l'étranger. Il se sent en revanche très bien au sein de sa cellule familiale (avec ses parents et frères et sœurs) : ses parents ont accueilli son beau-frère

togolais et sont engagés depuis son enfance dans une association d'amitié franco-camerounaise.⁶ L'expérience du travail à la Croix Rouge a marqué Benjamin qui précise avoir vu différents types de mondes, être sorti de son milieu d'origine et avoir appris «à regarder l'autre comme il est». Les séjours en Afrique de Benjamin, au Togo et au Cameroun l'ont renvoyé à l'importance de vivre localement en ayant conscience des incidences des choix locaux (consommation, destruction environnementale) sur la globalité de la planète.

Un projet d'installation comme paysan bio

Benjamin a son propre projet d'installation en agriculture paysanne biologique. Il est en effet «issu du milieu agricole». Ses parents en revanche ont une exploitation conventionnelle et il n'a pas toujours été en accord avec leurs choix: «au début j'étais très virulent à leur égard. (...) Leur élevage a une telle importance qu'au bout d'un moment on rationalise le transport des chevreaux, et ma mère se ramène avec une brouette remplie de chevreaux comme si c'étaient des boulons. Et je dis "mais comment est-ce que tu peux traiter les chevreaux comme des boulons?". Ça a été dur pour ma mère, pour moi aussi.». Puis Benjamin a compris qu'ils «n'avaient pas un mauvais fond»: «après, en essayant de comprendre, en discutant avec elle, je me suis rendu compte qu'il y avait des héritages culturels, des contraintes économiques, qu'ils avaient eu des difficultés (...) et que dans le contexte dans lequel ils vivaient c'est celui qui leur a paru le meilleur.». Il serait simple pour lui de reprendre l'exploitation agricole de ses parents, comme ils le lui ont déjà proposé et comme a déjà commencé à le faire son frère, associé avec eux depuis sept ans. Mais Benjamin souhaite développer une exploitation bio et ne pas être embarqué dans la course des exploitations conventionnelles avec l'ensemble des frais de mécanisation et de produits chimiques.⁷ Benjamin souhaite, avec sa future ferme, «vivre sur un territoire».⁸ Ce projet lui tient très

à cœur: «je veux m'installer, ça me trotte beaucoup dans le corps, c'est difficile à exprimer». Quand Benjamin fait du vélo il en profite pour regarder les champs et nourrir cette perspective. «Je pense que c'est assez viscéral l'agriculture. Ça se vit. T'as une espèce d'appel à la connexion.». Il anticipe son rythme de vie lorsqu'il sera père de famille. Il souhaite ainsi organiser un système en «mono-traite où tu fais une traite par jour; sur certaines races de chèvres c'est possible. Parce que le soir j'ai pas envie d'être à la traite à 20 heures alors que mes enfants sont rentrés de l'école.».

Émergence d'une pensée et d'une pratique écologique

L'attachement de Benjamin à la nature s'est principalement structuré au cours de son enfance dans la ferme de ses parents. En plus de cet élément Benjamin insiste sur l'expérience réalisée au cours de sa formation à l'humanaire. Il parle de cette année de formation comme d'«une année révélation», d'«un vrai retournement». Plusieurs éléments l'ont marqué. Tout d'abord Benjamin mentionne l'importance de la découverte de la pensée critique. Ensuite, il dit avoir pris confiance en lui, s'être davantage positionné dans son rapport aux autres et avoir appris à poser des choix. Par ailleurs, il a rencontré des pairs avec lesquels il est toujours très en lien dans son quotidien et avec qui il partage cette attention à la nature. Enfin, l'année de formation a été pour Benjamin une déconstruction des idéaux de la solidarité internationale: «Y'avait plein de gens convaincus par la solidarité internationale dans le groupe. Ça me gênait parce qu'il y en avait trop. C'était comme si c'était normal. Ça me posait question.». À la fin de l'année de formation, lors de la mise en œuvre de missions de solidarité, Benjamin précise: «le Togo j'y suis allé avec une telle remise en question de l'action de solidarité internationale que sur place je ne l'ai pas hyperbien vécu. (...) À chaque fois je me disais "mais qu'est-ce qu'on fout là? Qu'est-ce qui se passe? Qui on est?". Il est rentré plus convaincu que jamais de l'import-

tance du territoire: «en rentrant je me suis dit "stop, je vais au marché!" et je fais vivre un mec qui pourrait être mes parents». Au cours de cette même année d'études, avec son amie, ils ont tenu un carnet précis de leurs dépenses alimentaires: «Avec Justine on est passé du Lidl Premier Prix et Géant (avec les 5% de réduction du lundi) au marché bio! On a tenu un carnet avec nos comptes alimentaires. Avec 75 euros par mois par personne en grande surface on a fait nos comparatifs et on est restés au même prix en cuisinant beaucoup plus. Bon, tout ça c'est aussi une démarche. Je me suis convaincu que c'était accessible, que c'était pas si compliqué.».

Enfin, à plusieurs reprises au cours de l'entretien, Benjamin évoquera la finitude humaine et une réflexion sur le sens de l'existence en relation avec ses choix de vie: «tu pars pas dans la tombe avec ton pognon». L'ensemble de son discours peut être référé à une forme de conscience de sa finitude: «On peut mourir demain, quoi. (...) On est éphémères, de passage. Chercher à accumuler de l'argent, pour quoi faire? Je comprends pas». Cette intégration d'une finitude existentielle avec la conscience de la perspective de sa mort apparaît comme une clé de compréhension du style de vie de Benjamin: «on est rien en fait. On est un corps avec des relations sociales et on compose avec tout ça mais au final on meurt.». Pour Benjamin le constat est sans appel: «parmi les espèces animales, l'homme est le plus débile (...) il a toujours pété plus haut que son cul», il a du mal à maîtriser ce qu'il prélève de la nature, contrairement aux animaux qui prélèvent au minimum.

Quel type de citoyenneté?

Les concepts de citoyenneté existentielle et de citoyenneté écologique apparaissent saillants pour analyser ces monographies et mettre en exergue l'expérience de ces deux jeunes professionnels.

Des « militants » dans un monde désenchanté

Chez Benjamin et Sébastien, la déception de l'humain a généré une réorientation de leur implication sociale vers l'agriculture. Le terme d'implication sociale apparaît plus adapté que celui d'engagement dans l'analyse de leur rapport au politique. Si leur discours apparaît en effet comme celui d'acteurs engagés, nous ne pouvons pas présager de la tenue dans la durée des choix de vie mentionnés. Benjamin a connu des reconfigurations conséquentes de son militantisme et la situation de Sébastien lui permet d'envisager de faire prochainement un tour de la Méditerranée de six mois après avoir quitté son travail à la ferme. Si leur implication est conséquente, ils n'ont pas d'engagement dans la durée vis-à-vis d'un collectif.

Les deux jeunes professionnels rencontrés apparaissent comme des « militants » qui ne cherchent pas d'abord à convaincre les personnes qui les entourent ou à rejoindre des groupes institutionnalisés de lutte mais qui modélisent leurs actions quotidiennes (parfois de façon assez radicale) en référence à une représentation qu'ils ont élaborée du monde social – et qu'ils partagent avec des groupes de pairs faiblement institutionnalisés. C'est bien dans un monde désenchanté que Benjamin et Sébastien sont impliqués : s'ils ne cherchent pas à voir advenir le monde social en référence auquel ils modélisent leurs actions, ils éprouvent une satisfaction individuelle (d'ordre éthique) dans la conduite de leurs actions. Leur discours met en évidence un type de citoyenneté écologique fondé sur une citoyenneté existentielle (Arnsperger, 2011). L'expression « citoyenneté existentielle » est paradoxale puisqu'elle articule une logique collective avec une logique d'individualisation. Pourquoi et comment ces deux jeunes professionnels s'impliquent-ils dans un environnement désenchanté ? Dans la suite du travail d'Ollitrault (2008), les données recueillies mettent en évidence des nouvelles formes de militantisme dans une période marquée par l'indi-

vidualisme et le désenchantement. Ces « militants existentiels et écologiques » ne conduisent pas leurs actions à partir d'un enchantement extériorisé : c'est le fait même de « vivre simplement » qui ré-enchant leur quotidien. Ils n'espèrent pas changer le monde ni même réaliser un changement social ou sociétal – le désenchantement est bien réel – mais c'est leur existence qui se ré-enchant en prenant pour point d'appui les pratiques citées précédemment. En effet, « la plupart des acteurs luttent moins pour des résultats que parce qu'ils y mettent une part d'eux-mêmes, de ce en quoi ils croient intimement. » (Ollitrault, 2008, p. 17).

Benjamin et Sébastien comportent des similitudes avec les « militants existentiels » qu'Arnsperger appelle de ses vœux (2009). Leur discours correspond effectivement en partie au portrait théorique qu'il dresse, même si le terme de « citoyen » apparaît plus adapté que celui de « militant ». L'implication de ces jeunes professionnels matérialise le passage d'une militance morale centrée sur la justice à une militance éthique centrée sur la vie bonne et la possibilité du bonheur.⁹ C'est ce qu'on constate à travers l'exemple de Benjamin et c'est ce que signifie la notion de citoyenneté existentielle. Benjamin et Sébastien mettent en œuvre des pratiques écologiques dans le cadre d'une auto-mobilisation. Leur discours renvoie à une individualisation des pratiques et des représentations militantes (Berthier, 2014). Ces jeunes professionnels sont caractérisés par une modification de leur mode de vie et une conduite autonome de leurs actions, en dehors de tout parti ou syndicat. Le type de citoyenneté de Sébastien et Benjamin suppose une mobilisation qui n'est pas d'abord collective mais individuelle, tout en étant reliés à d'autres, en réseau. Si la pensée de ces deux jeunes professionnels est politique, elle n'est pas nécessairement identifiée comme telle. Ils sont mobilisés dans leur quotidien, connectés avec d'autres sans qu'il y ait de mobilisation collective en un même lieu. Le type de militance observée chez Benjamin et Sébastien n'a donc rien à voir avec une forme de retour du monachisme tel qu'on l'a perçu avec les

communautés de vie des années 1970 (Arnsperger, 2009). Nous constatons ainsi une transformation des répertoires d'action collective (Ollitrault, 2008). Ces deux jeunes professionnels ont réalisé des choix de mode de vie intégrant une réflexion écologique en dehors d'un militantisme classique au sein de structures institutionnalisées. Benjamin et Sébastien élaborent eux-mêmes leur vision du monde à partir de pratiques individuelles.

L'ancrage territorial et existentiel de la pensée politique de Benjamin et Sébastien

Ce qui est marquant dans le discours de Benjamin et Sébastien est l'autonomie de leurs pratiques. Nous constatons une forme de prise en main de leur existence à partir de leur ancrage territorial. Sébastien et Benjamin se sont réappropriés leurs modes de vie : consommation auprès de producteurs locaux, utilisation modérée des voitures, pratique du stop et du covoiturage, entretien d'un jardin potager, élevage de poules et de lapins, utilisation de services pour entretenir et réparer leurs objets, consommation maîtrisée. Les pratiques écologiques mentionnées par ces deux jeunes professionnels convergent vers la mise en œuvre d'un type de société dont la composante territoriale est l'élément essentiel. L'élaboration de leur vision du monde s'effectue en prenant appui sur ces pratiques du quotidien. Chez ces deux jeunes professionnels, le politique est effectivement décentré vers leurs pratiques autonomes. Cette pensée politique, qui émerge du besoin de « retour à la terre » et de simplification des modes de vie, est particulièrement ancrée dans l'existence quotidienne de Benjamin et Sébastien et est faiblement mise en avant dans le discours. Ce qui prime est le bon sens, les relations avec le voisinage, l'intégration de la finitude (on n'emporte pas avec soi ce qu'on a accumulé). La pensée politique n'est que la conséquence de ce bon sens pratique. Elle est parfois exprimée comme une critique du monde social, mais elle l'est avant tout à travers une forme de satisfaction de la vie quotidienne partagée avec les personnes du territoire. Les pratiques écologiques de Benjamin

et Sébastien sont au cœur d'une pensée politique territoriale et globale, indépendamment de tout parti. Il s'agit à certains égards de la matérialisation de la célèbre maxime : « pense global, agit local ». ¹⁰ Si l'ancrage territorial semble être ce qui prime pour comprendre la vie de Sébastien et Benjamin, nous ne percevons pas dans leur discours d'attachement défensif et identitaire au territoire.

D'une citoyenneté du monde à une citoyenneté existentielle et écologique

Benjamin et Sébastien sont en dehors du jeu politique écologique classique et ils peuvent être assez facilement rapprochés de la catégorie très hétéroclite des altermondialistes. Ils investissent leur environnement proche mais c'est bien du monde dans son ensemble qu'ils se considèrent citoyens. Il s'agit d'altermondialistes habitant un territoire. Il semblerait que leur ancrage territorial ne leur empêche en rien d'être pleinement « citoyens du monde » (Vincent, 2004). En revanche, l'échelon le moins investi semble être la dimension nationale. Les discours de ces deux jeunes professionnels met en évidence la façon dont leur citoyenneté se structure autour de leur rapport au monde et la citoyenneté du monde est ici une notion intéressante. Parler de citoyenneté, c'est évoquer le monde dans son acception politique et penser de ce fait l'inscription des actions dans une temporalité du monde, par différenciation de la temporalité de la vie (Arendt, 1961 ; Foray 2001). Le monde et la vie sont deux catégories distinctes – si ce n'est oppositionnelles – renvoyant toutes deux à des composantes fondamentales de l'existence humaine (Arendt, 1961). La vie renvoie à la sphère économique et sociale et à ce mouvement ayant besoin d'être entretenu sans arrêt par la consommation (particulièrement perceptible dans les sociétés ayant la consommation comme moteur économique) ; elle consiste dans les activités relatives à l'entretien de la vie : travail, consommation et loisirs (Foray, 2001, p. 82). Le monde, quant à lui, est ce qui précède et succède à la vie. Il renvoie à

une forme de permanence et s'inscrit dans les temporalités longues.

Le concept de « citoyenneté du monde » ¹¹ est-il pertinent pour autant ? À l'origine l'idée de citoyenneté renvoie à la citoyenneté athénienne, circonscrite à cette cité grecque spécifiquement. De plus le concept de citoyenneté du monde pose la question de la possibilité d'une citoyenneté sans État, qui relèverait d'une « instance métapolitique » (Foessel, 2004). Si la notion de citoyenneté du monde pourrait être adaptée pour saisir l'expérience de Benjamin et Sébastien, il est préférable de ne pas nourrir une notion possiblement équivoque. L'idée de « monde » pouvant être ici entendue dans une double ¹² acception de « biosphère » et d'« entre nous » (Bellet, 1994 ; Arendt, 1972), la notion de citoyenneté du monde peut être affinée par l'appréhension de ces deux acceptions du monde avec une citoyenneté écologique et une citoyenneté existentielle. L'adjectif écologique signifie l'attention à son environnement proche et aux conséquences globales des modes de vie contemporains sur la biosphère dans son ensemble. L'adjectif existentiel renvoie à l'humanité partagée avec l'autre et se développant dans le lien à lui et dans une conscience de sa finitude, comme nous le constatons dans les discours de Sébastien et Benjamin avec les liens de solidarité tissés avec leur voisinage. Cette notion de citoyenneté existentielle intègre également une acception du monde comme espace politique d'accueil de l'autre, comme cela a été développé par les deux jeunes professionnels dans leur discours sur l'importance de l'accueil de l'étranger. Serait-il ainsi possible d'ajouter à la catégorisation des écologistes d'Ollitrault (2001) (écologistes politiques, écologistes scientifiques et écologistes réactifs) les écologistes existentiels organisés autour d'un rapport moins collectif et offensif au militantisme, et où la notion d'implication serait peut-être plus opportune que celle d'engagement ?

Vers une reconfiguration du politique

Le politique, ce caractère fondateur de l'humanité (Arendt, 1961), repose sur une pluralité d'espaces actuellement en reconfiguration – autres que l'espace électif de la politique. Ainsi la citoyenneté, cette marque du politique portée par l'individu, est un concept en mouvement qui connaît un nouveau développement depuis quelques décennies, et tout particulièrement au cours du XXI^e siècle sous la forme d'interrogations apparaissant lors d'actes transgressifs d'incivilité ou de terrorisme. Les élus peinent à préparer l'avenir pour les générations futures et la politique demeure aliénée par les temporalités présentistes (Boutinet, 2004). La politique s'essouffle et peine à proposer une vision d'avenir porteuse d'espérance et de mobilisation collective. Par ailleurs, une des caractéristiques du politique de la postmodernité marquée par l'accélération est d'ancrer son action dans des temporalités de la vie et non dans des temporalités du monde (Rosa, 2013). Et le couple notionnel vie / monde et ses logiques oppositionnelles (Arendt, 1961) mentionnées précédemment apparaît pertinent pour comprendre la singularité de la période contemporaine marquée par une prédominance du processus vital sur le monde. Nous connaissons une crise du politique comme de la politique à l'échelle internationale (Rozès, 2005 ; Amable, 2011 ; Batout et Constantin, 2014 ; Finchelstein, 2015). La rencontre avec Benjamin et Sébastien permet d'illustrer une forme de reconfiguration contemporaine du politique. La forme d'implication des deux jeunes professionnels dans la vie sociale identifiée dans cette contribution illustre une modalité de reconfiguration du politique dans cette période de crise de la politique où les individus ont perdu confiance dans la capacité des élus à changer le monde et la vie quotidienne. Benjamin et Sébastien élaborent une représentation politique du monde social de façon individuelle, en relation avec des pairs et de façon particulièrement bien informée, et

définissent les actions nécessaires à l'échelle individuelle pour être en cohérence avec la visée définie. Dans le prolongement de la démonstration d'Arnsperger (2009), ce travail met en évidence des nouvelles formes d'action politique à la portée de tout citoyen car prenant d'abord appui sur leur existence, mais qui apparaissent dans la marginalité. Les deux facettes de la citoyenneté proposées dans cette contribution, existentielle et écologique, mettent en exergue des reconfigurations de l'engagement politique dans la période contemporaine marquée par une implication dans cette visée éthique de la vie bonne.

À certains égards, la prise de conscience citoyenne du drame de la dégradation de la biosphère et de l'entrée dans l'anthropocène (Crutzen, Stoermer, 2000) peut être une chance pour le politique de retrouver une consistance dans la préparation de l'avenir dans cette double dimension écologique et existentielle permettant de donner un monde et une vie à vivre (Bellet, 1993) aux générations futures (Jonas, 1990; 1998). Paradoxalement l'urgence des questions écologiques peut être un aiguillon¹³ pour inscrire le politique dans des temporalités longues que la postmodernité n'a pas pu assumer, comme nous le montrent les pratiques de ces deux jeunes professionnels.

Bibliographie

- Amable B. (2011), Crise politique et crise systémique en France, *Regards croisés sur l'économie*, n°10, p. 25-37.
- Arendt H. (1972), La crise de l'éducation, in H. Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard col. « Folio histoire », tr. fr., p. 221-252.
- Arendt H. (1983, or. 1961), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, tr. fr.
- Arnsperger C. (2009), *Éthique de l'existence post-capitaliste – Pour un militantisme existentiel*, Paris, Éditions du Cerf.
- Arnsperger C. (2011), *L'homme économique et le sens de la vie*, Paris, Textuel.
- Batout J. Constantin E. (2014), Croissance, crise et déperissement de la politique, *Le Débat*, n°182, p. 145-155.
- Bellet M. (1993), *La seconde humanité*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Bellet M. (1994), *Incipit*, Paris, Desclée de Brouwer.

- Berthier C. (2014), *L'évolution de l'imaginaire de l'écologie politique au début du XXI^e siècle: la restructuration de l'écologie radicale française autour du mouvement pour la décroissance*, Thèse de Science politique, Soutenue à l'Université Rennes 1 le 26 septembre.
- Boutinet J.-P. (2004), *Vers une société des agendas*, Paris, PUF.
- Crutzen P. J. Stoermer E. F. (2000), The anthropocene, *Global Change, Newsletter*, n°41, p. 17-18.
- Delory-Momberger C. (2005), *Histoire de vie et recherche biographique en éducation*, Paris, Anthropos.
- Dominicé P. (1990), *L'histoire de vie comme processus de formation*, Paris, L'Harmattan.
- Finchelstein G. (2015), Réflexions sur la crise du politique, *Le Débat*, n°184, p. 34-44.
- Foessel M. (2004), Kant : du droit cosmopolitique à l'habitation du monde, in Vincent H. (dir.), *Citoyens du monde: Enjeux, responsabilités, concepts*, Paris, L'Harmattan, p. 19-31.
- Foray P. (2001), Hannah Arendt, l'éducation et la question du monde, *Le Télémaque*, n°19, p. 79-101.
- Jonas H. (1990, or. 1979), *Le principe responsabilité*, Paris, Cerf, tr. fr.
- Jonas H. (1998), *Pour une éthique du futur*, Paris, Payot & Rivages, tr. fr.
- Kant E. (2006, or. 1795), *Vers la paix perpétuelle*, Paris, Flammarion, tr. fr.
- Ollitrault S. (2001), Les écologistes français, des experts en action, *Revue française de science politique*, n°51, p. 105-130.
- Ollitrault S. (2008), *Militer pour la planète, Sociologie des écologistes*, Rennes, PUR.
- Pineau G., Legrand, J.-L. (2007), *Les histoires de vie*, Paris, PUF.
- Rosa H. (2013), *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La découverte, tr. fr.
- Rosa H. (2014), *Accélération et aliénation*, Paris, La Découverte, tr. fr.
- Rozès S. (2005), Aux origines de la crise politique, *Le Débat*, n°134, p. 4-18.
- Vincent H. (dir.) (2004), *Citoyens du monde: Enjeux, responsabilités, concepts*, Paris, L'Harmattan.

Notes

- 1 A partir de la préservation de la cohérence du discours de ces deux jeunes professionnels, nous avons veillé à mettre en exergue les points communs dont nous formulons l'hypothèse qu'ils nous renseignent sur notre époque.
- 2 Les deux monographies ont été réalisées à partir de documents de 33 et 35 pages correspondants aux transcriptions des deux entretiens individuels d'une heure trente réalisés avec chacun des deux jeunes professionnels.
- 3 Nous remercions vivement Jean-Pierre Boutinet pour sa relecture critique de la

version antérieure de cette contribution, particulièrement structurante pour la rédaction de la version finale.

- 4 Les deux entretiens ont eu lieu au lendemain du premier et du second tour des élections régionales en décembre 2015. Benjamin dit avoir été profondément marqué par le score élevé du Front National lors de ces élections.
- 5 Cela lui est déjà arrivé de prendre cinq jours de congés pour aller voir ses parents avec sa compagne en y allant à pied (120 km) pour « saisir une autre facette du paysage qu'on connaît habituellement en passant en bagnole ».
- 6 La mère de Benjamin fréquentait la paroisse lorsqu'il était enfant. Mais elle est désormais « partie de ces réseaux-là, justement pour des questions de racisme. (...) Elle a été heurtée par la position de la paroisse sur des actes racistes. ».
- 7 Selon Benjamin, le développement et la mécanisation de l'exploitation de ses parents a été signe d'un prestige social ne faisant pas sens pour lui.
- 8 Par ailleurs Benjamin aurait l'impression d'un retour en arrière en étant enfermé dans les représentations existantes à son égard au sein d'un environnement social marqué par une « pression à la conformité énorme ».
- 9 Nous faisons ici référence à la théorie critique de l'école de Frankfurt et aux deux formes fondamentales de critique normative de la société que sont la critique morale fondée sur une conception de la justice et la critique éthique fondée sur une conception de la vie bonne (Rosa, 2014).
- 10 Tout en ayant investi le milieu rural, ces acteurs restent « reliés au monde ». Ils connaissent tous plusieurs personnes actuellement à l'étranger engagées dans des missions de solidarité internationale ou humanitaires, ou réalisant un tour du monde avec lesquelles ils communiquent au quotidien.
- 11 Ce concept peut être mis en relation avec le cosmopolitisme kantien et la notion de citoyenneté universelle définie dans *Vers la paix perpétuelle* (Kant, 1795).
- 12 Une troisième acception du monde est à prendre en considération, celle d'espace géopolitique international à laquelle la notion de « citoyenneté du monde » fait référence.
- 13 La crise écologique peut devenir un aiguillon pour le politique, dans la double acception d'aiguille qui pointe l'échec politique des précédentes décennies et de flèche qui réoriente l'action politique.